

simple accès de fièvre intermittente, maladie sans danger, non moins prompt à s'effacer qu'à se produire, dépendit d'une lésion grave d'organes aussi importants?

2° La fièvre est un phénomène essentiellement vital ⁽¹⁾ ou dynamique. C'est une exagération de l'action du cœur et des vaisseaux; c'est un résultat de l'irritabilité accrue de ces organes par l'action d'un stimulus quelconque, immédiat ou éloigné, direct ou sympathique ⁽²⁾.

La fièvre a donc de l'analogie avec les névroses, qui sont des maladies purement vitales et qui ne laissent pas de traces matérielles de leur passage. Grimaud avait signalé ce trait de ressemblance, en considérant surtout le premier stade de la fièvre ⁽³⁾, que Rush regardait comme une sorte d'état convulsif des vaisseaux ⁽⁴⁾.

Il y a loin cependant des caractères de la fièvre à ceux des névroses, comme le prouverait la plus simple comparaison. Cette différence tient surtout à la nature diverse des éléments mis en scène, l'élément nerveux d'un côté, l'élément vasculaire de l'autre.

C'est à l'élément vasculaire qu'appartient l'état fébrile, et, sous ce point de vue, on s'aperçoit bien vite du rapport qui existe entre la fièvre et l'inflammation, maladies dans lesquelles la calorification est exagérée.

L'inflammation, on l'a vu, est une maladie de l'élément vasculaire; mais elle est toujours plus circonscrite, et entraîne dans la partie où elle réside des changements sensibles et faciles à constater.

3° La fièvre a son siège dans tout l'appareil circulatoire; c'est là que se passent les phénomènes variés qui la caractérisent. Mais sa cause réelle, son siège primitif, même en la

⁽¹⁾ Ackermann; *De construendis cognoscendis et curandis febribus*. Heidelberg, 1809, p. 92.

⁽²⁾ Baldinger; *De febrium acutarum therapia*. (*Thesaurus dissert. med. rarior. à mus. Gruneri, Weberi, Zwierleinif.*, t. I, p. 10. (Fabre; *Recherches sur différents points de Physiologie, etc.*, t. II, p. 73.)

⁽³⁾ *Cours des fièvres*, t. I, p. 137.

⁽⁴⁾ *L. c.*, p. 17, 19.

supposant essentielle, ne serait-il pas en d'autres organes?

Albrecht Thaër, s'appuyant sur les travaux de Haller, et montrant l'influence du système nerveux sur l'action musculaire, constate que les causes de la fièvre agissent d'abord sur le système nerveux; que c'est par l'intervention de ce dernier que s'opèrent les sympathies et qu'agissent les causes morales ⁽¹⁾. Robert Reid ne doute nullement de l'affection primitive du système nerveux dans la fièvre ⁽²⁾. Cette idée a surtout été développée par Dugès. C'est dans les divisions du trisplanchnique destinées à accompagner les artères jusqu'aux réseaux capillaires, qu'il place la puissance motrice de laquelle résultent et les actes physiologiques et les phénomènes morbides de l'appareil vasculaire. C'est l'excitation des névartères, dit-il, c'est par conséquent une stimulation nerveuse qui produit la fièvre ⁽³⁾. M. Robert Latour, considérant cette maladie comme une lésion de la calorification, en trouve aussi la source dans l'exaltation du système nerveux ganglionnaire, agent principal, moteur premier de l'exercice de cette fonction ⁽⁴⁾.

4° Ce n'est pas seulement à la portion du système nerveux, presque identifiée avec l'appareil circulatoire, qu'on a rapporté la production de la fièvre. On en a fait remonter l'origine jusqu'au cerveau lui-même.

Cette idée, vaguement exprimée par quelques auteurs, fut plus explicitement énoncée par Pew ⁽⁵⁾, Ploucquet, Marcus, et surtout par Clutterbuck ⁽⁶⁾. Remarquant que la fièvre s'accompagne presque constamment de douleur, de pesanteur de tête, de difficulté dans l'exercice des fonctions cérébrales, et

⁽¹⁾ *De actione systematis nervosi in febribus*. Gœtting., 1774. — *Comm. Lips.*, t. XXI, p. 532.

⁽²⁾ *Transactions of the association, etc.* (*Bullet. des Sciences méd.*, t. I, p. 115.)

⁽³⁾ *Fièvres*, t. I, p. 183, 201.

⁽⁴⁾ *Qu'est-ce que l'inflammation? Qu'est-ce que la fièvre?* Paris, 1838, p. 29, 43.

⁽⁵⁾ *Medical sketches*. London, 1785.

⁽⁶⁾ *An inquiry into the seat and nature of fever*. London, 1807, pars 1^a, p. 228. (*Edinb. med. Journal*, t. IV, p. 82. — *Ann. de Litt. méd. étrang.*, t. VII, p. 351. — *Journal de Corvisart*, t. XXVII, p. 251.)

que, dans certaines fièvres lentes, on a trouvé le cerveau altéré, ces auteurs ont pensé qu'une véritable encéphalite, ou du moins un engorgement notable des vaisseaux du cerveau, était la cause première de la fièvre.

On peut admettre, avec Harrison ⁽¹⁾, un trouble de l'innervation comme premier anneau de la série des phénomènes dont l'enchaînement constitue la fièvre, sans croire à une inflammation réelle de l'encéphale. Ce qui a été dit au sujet de l'angio-cardite comme cause essentielle de la fièvre, s'applique à la théorie dont je parle en ce moment.

5° La soif, les nausées, les vomissements, la douleur épigastrique, phénomènes si fréquents dans la fièvre, ont pu faire supposer que toujours l'estomac était l'organe primitivement affecté. Ce n'est point Broussais qui a le premier exprimé cette opinion, bien que ce soit lui qui l'ait défendue avec le plus de vigueur. Beddoës ⁽²⁾ et Édouard Miller l'avaient publiée quelque temps avant. La fièvre, dit ce dernier, est une maladie de l'association. L'estomac est le premier organe lésé par les causes malfaisantes qui produisent la fièvre, et les organes qui sympathisent avec lui, comme le cœur, le cerveau, les poumons, sont les plus exposés à être compris dans cette association morbide ⁽³⁾.

Voilà encore une théorie que les faits ont renversée. L'estomac n'a souvent manifesté aucune sorte de lésion, malgré l'intensité de la fièvre. On a même pu refuser quelquefois à cet important viscère l'influence qui lui revient dans la production des phénomènes fébriles.

6° Le sang, comme stimulant direct des organes circulatoires,

⁽¹⁾ *Gaz. méd.*, t. II, p. 666.

⁽²⁾ Je crois devoir reproduire ici le passage où non-seulement Beddoës devance Broussais comme théoricien, mais aussi comme thérapeute : *Having shewn by superfluity of evidence, though much might be added, that in violent fever, we have a right to assume inflammatory disposition in the abdominal viscera, I propose the earliest application of leeches to that region. They should be laid on by relays of dozens. (Researches anatomical and practical, concerning fever, etc. London, p. 185.) — Edinb. Journal, t. IV, p. 84.*

⁽³⁾ *Some remarks on the importance of the stomach, etc.*, analysé dans *Annales de Litt. méd. étr.*, t. VIII, p. 291.

res, a dû jouer un rôle essentiel dans les théories pyrétologiques. C'est lui qui reçoit les molécules nuisibles et provocatrices des phénomènes morbides, quelle que soit la voie par laquelle elles arrivent. Nul doute que le sang ne puisse être affecté primitivement, qu'il ne soit l'agent le plus immédiat de la surexcitation vasculaire; mais quel est le mode d'altération de ce fluide qui engendre la fièvre? Cette altération est-elle constante et toujours identique? Jusqu'à ce qu'on ait catégoriquement résolu ces questions, on ne pourra que former des conjectures, créer des suppositions.

7° Les efforts tentés pour dévoiler le mystère de la pyrétogénie, pour arriver au véritable point de départ des phénomènes fébriles, n'ont pas eu le résultat qu'on s'était promis. La difficulté de l'obtenir tient à un motif dont on chercherait vainement à dissimuler l'évidence. C'est que la fièvre est un acte de l'ensemble de l'organisme. Cet acte paraît bien se passer dans tel appareil, tel système, tel élément; mais, en réalité, il appartient à tous, et reçoit de tous l'impulsion simultanée dont il est le but et le terme.

C'est une maladie générale, quoique ses principaux phénomènes se passent dans l'appareil circulatoire. Lorsqu'elle a lieu, toutes les parties semblent ébranlées à la fois. Deux grands mouvements opposés se produisent : l'un de concentration, de resserrement, allant de la périphérie vers l'intérieur; l'autre, d'expansion, de réaction, de retour du centre vers la superficie, vers les extrémités, vers les émonctoires.

Si, dans le premier de ces mouvements, il y a un spasme, une constriction manifeste de l'ordre entier des petits vaisseaux extérieurs ⁽¹⁾, bientôt après se développe un surcroît d'activité dans les organes principaux, dans le moteur le plus énergique de la circulation, et une exaltation vitale très-prononcée en est à la fois la cause et l'effet. Ces grands mouvements alternatifs de concentration et d'expansion s'opèrent, si l'on peut ainsi parler, à travers les différents appareils sanguin ou ner-

⁽¹⁾ Ulrich; *De febre in genere*. Argentorati, 1771. — Ploth; *De proxima februm causa*, Goetting., 1790.

veux, cutané, musculaire ou digestif, sans s'arrêter à l'un plutôt qu'à l'autre, tant est profond et général l'ébranlement que l'économie a ressenti.

8° Quelques auteurs, entraînés par leurs idées systématiques, ont cru voir dans la fièvre l'effet et la preuve d'une débilitation (1). Les causes de la fièvre peuvent sans doute être de nature débilitante; mais les phénomènes de cet état morbide attestent une réaction, ou, en d'autres termes, une suractivité vivement provoquée (2). Hildenbrand l'a dit avec raison : « *Hallucinantur illi, qui disponens ad omnes febres momentum quaerunt in debilitate* (3). » Les forces s'épuisent sans doute, par leur emploi, dans ces contractions et ces oscillations répétées, dans cette émission surabondante de calorique, dans les hypersecrétions que provoque le mouvement fébrile; mais ce mouvement lui-même résulte d'une surexcitation, d'une action organique et vitale momentanément exagérée.

9° N'oublions pas cette loi de l'économie, que toute action énergique épuise l'excitabilité, entraîne le besoin du repos, ramène le calme, et conduirait à la faiblesse par sa persistance.

La fièvre est comme un moyen de solution. C'est un agent perturbateur; mais c'est un instrument employé par la nature pour dissiper l'accumulation des forces et rétablir l'équilibre entre les organes. Elle serait donc un agent curatif.

Il n'est pas surprenant d'après cela que la fièvre ait été en honneur chez les anciens (4); qu'elle ait été vantée et glorifiée par beaucoup de médecins modernes (5).

(1) Tel est surtout Paul-Henri Weist; *De viribus naturæ debilioribus in febrium decursu, etc.* Gœtting., 1770, p. x, xi, xxvii.

(2) Benj. Rush; *Outlines of a theory of fever. med. inquir.*, t. III, p. 3. — Philips Wilson; *Essay on the nat. of fever.* (*Edinb. Journal*, t. III, p. 466.) Les parties extérieures débilitées provoquent la stimulation du cœur pour restaurer le ton des organes affaiblis, dit-il.

(3) *Institutiones*, t. I, p. 81.

(4) Hippocrate; *Aph.* 43, sect. IV; 62, VII, etc. — V. aussi Cicéron; *De nat. deorum*, III. — Pline; *Hist. nat.*, lib. XI, cap. VII.

(5) Campanella; *Medicinal.*, lib. VII, cap. I, art. 2; cap. II, art. I. — Sydenham; *de morb. acut.*, sect. I, cap. I. — Stahl; *Theoria med. vera*, pars XI^a, sect. IV, § 36. — Camel, Prés. Hoffmann; *De salubritate febrium*, 1702. — Van der Stadt; *De salubritate*

Des maladies rebelles ont été enlevées par quelques accès de fièvre (1). Des praticiens, témoins de ces faits, ont considéré dès lors la fièvre comme une précieuse ressource de la thérapeutique, et ont essayé d'en imiter les procédés (2). En 1786, la Société royale de Médecine de Paris proposait cette question : *Dans quelles espèces et dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut-elle être utile, et avec quelles précautions doit-on l'exciter ou la modérer dans leur traitement?* Le premier prix fut adjugé à Alexis Pujol (3); le deuxième, à Dumas (4).

10° Que l'on ne cherche pas cependant dans la fièvre une voie constante de salut pour le malade qui en est atteint. De judicieux observateurs ont senti leur enthousiasme se refroidir (5), et ce n'est qu'avec discernement, avec prudence, que l'on doit recourir à l'excitation fébrile.

Quand celle-ci résulte d'un travail morbide important, quand elle est l'effet sympathique d'une irritation locale ou le produit direct d'une surexcitation générale, on aurait tort d'en contempler silencieusement la marche, d'en attendre les bien-

febris. Gandavi, 1768. (Schlegel; *Thes. pathologico-therapeuticus*, 1 vol., pars III^a, p. 734.) — Parmi les thèses soutenues, dans le siècle dernier, à la Faculté de Médecine de Bordeaux, se trouve celle de Barbeguière, ayant ce titre : *An febris medicamenti vim ac virtutem in inflammatione exercent?* 1754. La conclusion était affirmative. Selon l'usage de l'époque, c'était par des raisonnements, plutôt que par des faits relatés, que la conclusion était appuyée. — V. aussi Pages; *Recherches pour servir à l'histoire critique et apologetique de la fièvre.* Montpellier, 1820, p. 87, 154.

(1) Des affections catarrhales chroniques, des affections nerveuses opiniâtres ont été guéries. — V. Grant; *Fièvres*, t. I, p. 229. — Bang; *Acta regiae Soc. hauniensis*, t. IV, p. 132. — Labonnardière; thèse, 1815, n° 329, p. 6. — Comte; *Journal général*, t. XXIV, p. 156. — Branco; *Journal des Conn. méd.-chir.*, t. IV, p. 84. — *Observ. sur les suites salutaires d'une fièvre quarte contre une affection convulsive alarmante*, par Gondinet. (*Annales cliniques de Montpellier*, t. VIII, p. 51.)

(2) Bornholt; *De febre tam naturali quam artificiali.* Lugd.-Bat., 1769.

(3) V. Œuvres de Pujol; t. II, p. 1.

(4) *Mém. sur la fièvre.* Montpellier, 1787.

(5) J.-Adam Haeker; *De laude febris merito suspecta.* Vitemb., 1730. — Richter; *De justo febrium moderamine.* Gœtting., 1753. — Triller s'exprime ainsi : *Sunt ergo febres factales et salutare, et ad instar feræ hastæ illius achilleæ biformis, quasi et ambidextræ, ut ita dicam, secant et sedant, sauciant et sanant, pungunt et unguunt.* (*Opuscula med.*, vol. III, exerc. 3, § 42.)

faits et de l'aider dans ses opérations. Il faut la modérer, la réprimer, l'arrêter, s'il est possible, à moins qu'elle ne se soit par exception montrée nécessaire (1).

11° La fièvre, ou du moins une plus ou moins grande fréquence du pouls, arrive à la fin de la plupart des maladies, soit aiguës, soit chroniques. Elle est loin d'annoncer une réaction salutaire; elle ne prouve que l'inutilité des efforts de la nature. Les mouvements si répétés du cœur dépensent sans fruit les forces de cet organe, ils les épuisent, ils en tarissent la source et avancent l'heure fatale.

G. — *Thérapie de la fièvre.*

La fièvre, considérée en elle-même, consistant en une surexcitation des organes circulatoires, semblerait ne devoir présenter qu'une grande indication, celle de tempérer, de rafraîchir. Galien a exprimé cette idée en disant : « *Febris, ut febris est, curatio est humectare et refrigerare* (2). »

Mais la fièvre se présente sous plusieurs formes, et les indications varient considérablement selon les genres. La thérapie des fièvres ne peut donc être établie d'une manière générale. On ne doit donner que quelques préceptes sommaires, applicables aux divers modes de l'état fébrile.

Cet état, considéré dans sa plus grande simplicité, tend à se terminer d'une manière favorable. Stahl abandonnait à la nature la guérison de toutes les fièvres (3). L'observation lui avait appris que c'est par la sueur ou le changement des urines, que la solution heureuse de la maladie s'effectue (4).

Val. Hildenbrand a également constaté l'influence de la na-

(1) Une affection convulsive avec irritation abdominale s'était dissipée par l'apparition d'une fièvre tierce; on donne le quinquina. La fièvre cesse, mais l'irritation intestinale revient; plus tard surviennent l'œdème des membres, l'ascite et la mort. (Thèse de M. Labonnardière, 1815, n° 329, p. 7.)

(2) *Meth. med.*, 6, 58, e.

(3) *Omnis generis febris frequentissimè resistit absque ullis medicamentis, abstinentiâ, quiete et spontaneis evacuationibus.* (*Problemata practica febrium pathologiæ et therapiæ.* Halæ-Magdeb., 1707, p. 3.)

(4) *Idem*, art. 30.

ture dans la curation des fièvres. Il en déduit cette conséquence que le traitement doit se modeler sur les procédés de la nature; qu'il faut écarter les obstacles qui s'opposeraient à une issue favorable, et diriger avec prudence l'action vitale (1). Témoin des suites déplorables qu'un traitement incendiaire, suggéré par la doctrine de Brown, avait entraînées, il s'écrie : « *Stimulans autem methodus sub debilitate ista spuria adhibita, multos quidem trucidavit ægros, nullum tamen sanavit* (2). »

Mieux vaudrait sans doute une expectation pure qu'une thérapeutique imprudemment active. Mais le praticien ne doit pas se réduire à l'immobilité. Henri Fouquet blâme ceux qui, trop pénétrés de la lecture d'Hippocrate, attendent sans cesse la crise dans les maladies aiguës, et ne combattent que quelques symptômes, au lieu d'attaquer de front la maladie (3). Ce précepte acquiert une grande valeur, proclamé par l'un des flambeaux de la moderne Cos.

L'activité du traitement sera toujours subordonnée à l'intensité de la maladie. Une fièvre simple et modérée, suivant un cours régulier, doit se terminer heureusement. Une fièvre très-forte suppose toujours un état grave, ou quelque complication occulte et contre laquelle des précautions doivent être prises.

a. — Moyens hygiéniques. — Dans toute fièvre, même la plus légère, les moyens hygiéniques sont indispensables.

Un air pur, une douce température, le repos, la position horizontale, le séjour au lit, doivent être recommandés.

On prétend que Sydenham faisait lever ses malades, et les engageait à aller respirer l'air extérieur. Curry, qui mentionne ce conseil, le combat avec raison (4); il n'est bon que dans les moments d'apyrexie.

On a essayé les bains dans la fièvre. Ils ne conviennent que

(1) *Ratio medendi*, pars 1^a, p. 206.

(2) P. 212.

(3) Préface de la traduction du *Traité des fièvres* de Lind, p. xv.

(4) Grant; *Recherches sur les fièvres*, t. III, p. 289, 297.

si la peau est ardente et sèche; ils doivent être très-tempérés.

Le régime sera sévère. La diète absolue est nécessaire quand la fièvre est violente ⁽¹⁾.

Quand elle était peu intense, Grimaud donnait une crème de pain et de diverses herbes, telles que le cerfeuil, l'oseille, la bette et la laitue, bouillies pendant deux heures dans une grande quantité d'eau, et passées par un tamis de crin ⁽²⁾. Le bouillon léger de volaille ou de veau convient assez bien dès que la fièvre diminue.

Il importe de favoriser la liberté du ventre par le moyen des lavements émollients.

b. — Émissions sanguines. — La force, la dureté, la plénitude du pouls, indiquent, plus que sa fréquence, les émissions sanguines. Elles ont été préconisées par un grand nombre de praticiens. En 1813, Thomas Mills, médecin de l'hôpital Saint-Georges, à Dublin, fit connaître les résultats heureux du traitement antiphlogistique dans la plupart des fièvres ⁽³⁾. Broussais en exagéra les avantages.

C'est surtout dès le principe de la maladie, qu'il est bon de tirer du sang. Cependant, lorsque la maladie fait des progrès, lorsque le pouls en fournit l'indication formelle, quelle que soit l'époque de la maladie, la saignée peut être prescrite ⁽⁴⁾.

Du reste, quand on croit nécessaire quelque autre agent actif de la thérapie, et que la saignée est jugée utile, c'est par elle qu'il faut commencer. Les meilleurs praticiens en donnent le conseil ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Pujati; *De victu febricitantium*. Patavi, 1758. — Baldinger; *Febr. acutar. therapia*. (Thes. Gruneri, p. 35.)

⁽²⁾ *Cours des fièvres*, t. I, p. 420.

⁽³⁾ *An essay on the utility of blood-letting in fever*. (Edinb. Journal, t. IX, p. 451.) Ayant appuyé sur une statistique de son hôpital les résultats obtenus, et les ayant comparés à ceux de ses collègues, il montra une différence notable. Ceux-ci avaient perdu 1 malade sur 11, et lui seulement 1 sur 28. Les quatre collègues réclamèrent, et Mills répliqua. (V. Edinb. Journal, t. X, p. 358, et t. XI, p. 83.)

⁽⁴⁾ Schroeder; *Vanæsectionis in febribus præcip. cautiones*. (Opuscula, t. I, p. 147.)

⁽⁵⁾ Baillou; *Opera*, t. I, p. 57. — Bianchi; *Histor. hepat.*, p. 200. — Glass; *Comm. de febr.*, p. 92. — Cleghorn; *Diseases of minorea*, p. 197, etc.

On peut avoir recours à la phlébotomie ou à l'application des sangsues à l'anus, selon les circonstances. Celle-ci serait préférée si l'affection était légère et la céphalalgie intense, ou si un flux hémorrhoidal ou menstruel supprimé paraissait contribuer à la production de la maladie.

La saignée du pied serait indiquée, si on craignait une congestion céphalique.

c. — Boissons délayantes. — L'eau est la base de toutes les tisanes. Pure, elle convient à beaucoup de malades. Hippocrate la croit alors desséchante ⁽¹⁾. C'est aux boissons trop sucrées que ce reproche doit être adressé.

Les décoctions d'orge, de chiendent, de gruau, le petit-lait, l'eau de poulet ou de veau, sont très-appropriés. Galien les acidulait avec le vinaigre. Les acides ont l'inconvénient d'exciter les membranes muqueuses.

Quelques médecins anciens ont préconisé les boissons très-froides. Galien les blâme comme excitant le système nerveux et pouvant occasionner la suppression de divers flux utiles ⁽²⁾. Leur emploi exige quelque réserve.

d. — Applications froides sur la peau. — On a fortement conseillé les applications froides, en lotions, en affusions, en bains; mais c'est surtout dans quelques états fébriles spéciaux qu'on peut en retirer d'heureux effets. Je ne dois que les mentionner dans ces généralités.

e. — Sédatifs de l'appareil circulatoire. — Après les émissions sanguines, concurremment avec la diète et les boissons rafraîchissantes, on peut recourir à quelques sédatifs spéciaux de la circulation. On considère comme tels le nitrate de potasse, la digitale pourprée, le camphre; mais ces divers médicaments doivent être donnés à doses réfractées ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Prosp. Martian; *Comm. de morbis mulierum*, lib. I, sect. III, vers. 183-184.

⁽²⁾ *Meth. med.*, lib. IX, cap. VI.

⁽³⁾ Reil donnait le nitre à grande dose, 2 à 6 gros (8, à 20,) dans de l'eau. (*Biblioth.*

Carmic. Smyth a préconisé l'esprit de vitriol dulcifié (il en étendait 4 grammes dans eau 120, et sirop simple 60, et donnait de cette potion par cuillerées). Il a constaté le ralentissement du pouls sous l'influence de ce médicament ⁽¹⁾. L'opium a trouvé quelques partisans ⁽²⁾ comme sédatif et diaphorétique. Il pourrait produire une constipation nuisible et augmenter la congestion cérébrale.

Le lactucarium n'a pas ces inconvénients, mais il est moins actif.

f. — **Excitants des voies digestives.** — On a employé les excitants des voies digestives comme propres à favoriser une réaction énergique, à provoquer ou compléter la crise attendue. C'est dans ce but que, selon Fordyce, on peut employer les préparations antimoniales, telles que la poudre de James, le kermès minéral, le tartre stibié ⁽³⁾.

Ce dernier médicament a été fortement préconisé dans le traitement des diverses sortes de fièvres ⁽⁴⁾.

Les purgatifs ont eu un nombre plus grand encore de partisans. Jadis on purgeait dans toutes les fièvres. On ne s'inquiétait guère que du moment le plus opportun. Il est cependant d'honorables exceptions. Dans un concours ouvert en 1757, pour une chaire à la Faculté de Médecine de Bordeaux, je trouve ce sujet de thèse : *An in febris acutis initii quam declinationis tempus purgationem potiori jure, sibi vindicet?* De Lamontagne, médecin plein de sagacité, conclut ainsi : « Dans la fièvre ardente, les purgatifs doivent être proscrits;

germanique, t. VII, p. 98.) Cette dose pourrait avoir des inconvénients. — W. Ross de Leith a pareillement vanté le nitre, dans un cas de fièvre assez grave; il le regarde comme sédatif. (*Edinburgh med. and surg. Journal*, t. XVI, p. 310.)

⁽¹⁾ *On the efficacy of the spiritus vitrioli dulcis in the cure of fevers.* (*Medical communications*, t. I, p. 135.)

⁽²⁾ H.-D. Reimar; *De opii præcipue in febris usu, exhibens.* Lugd.-Bat., 1784. — (Schlegel; *Thes. mat. méd.*, t. I, p. 241.)

⁽³⁾ *Annales de Litt. méd. étrang.*, t. IV, p. 514.

⁽⁴⁾ V. surtout Hedwig; *De emesi in febris acutis* Lipsiæ, 1759. — Viegand; *De curatione febrium per vomitum.* Iéna, 1765. — V. un long plaidoyer de Fouquet en faveur de l'émétique, dans les notes du *Traité des fièvres* de Lind, p. 226.

» dans la fièvre maligne, maladie inflammatoire du cerveau, ils » seront également exclus. Dans la fièvre maligne composée, » on doit les employer après la saignée. Dans la fièvre putride, » ils conviennent, mais plutôt au commencement qu'à la fin. » Cette réponse de Lamontagne prouve que mieux que les auteurs de cette question, posée dans un sens vague et trop général, il savait démêler les circonstances et les opportunités, et n'imitait pas la plupart de ses collègues dans l'emploi presque banal des purgatifs.

Les antimoniaux et les évacuants ne doivent être employés que pour remplir des indications déterminées; ils ne seraient d'aucun avantage contre la fièvre elle-même. Plus celle-ci sera simple, moins ces moyens seront utiles. Fordyce prétend même que si la fièvre était dissipée, ils pourraient la reproduire ⁽¹⁾.

§ II. — Division des fièvres.

La plupart des divisions des fièvres ont roulé sur la marche de ces affections, sur leur nature présumée, sur leur siège probable, ou sur le degré d'intensité de quelques-uns de leurs symptômes.

Ainsi, on les a divisées en aiguës et chroniques, ou lentes, ou hectiques.

On les a surtout partagées en continues, intermittentes et rémittentes.

Selle les distingua en continentes, rémittentes, ataxiques et intermittentes.

Borsieri modifia ainsi cette division : 1^o intermittentes; 2^o continues continentes; 3^o continues rémittentes; 4^o continues composées ⁽²⁾.

Weisz, s'attachant surtout à la nature des fièvres, les classa en inflammatoires, bilieuses, pituiteuses, varioleuses, morbillieuses et intermittentes ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Litt. méd. étrang.*, t. IV, p. 395.

⁽²⁾ *Institutiones pathologicae*, t. I.

⁽³⁾ *Pyretologiae practicae tentamen.* Vienna, 1783.